

Quand la personne n'est plus personne.

Comment évolue le « petit monde du handicap » ? Vers où se dirige-t-il ? Que peut-on dire de cette évolution ? N'étant ni historien, ni sociologue, je vais ouvrir ce thème sous une autre perspective, celle de l'anthropologie philosophique.

La question que nous allons aborder est la suivante : de quoi ce qui se passe dans « le petit monde du handicap » témoigne-t-il ? de quoi est-il le signe ? de quoi est-il le symptôme ? Pour ce faire je vous propose de démarrer d'un fait de langage car le choix des mots et des expressions dit quelque chose de notre manière de vivre et de notre rapport au monde, aux autres et à soi-même.

Nous allons partir d'une situation concrète. Dans notre atelier d'écriture nous nous penchons sur des questions délicates<sup>1</sup>. Un numéro portait sur le handicap. Très rapidement nous nous sommes empêtrés dans le vocabulaire : faut-il dire handicapé, personne handicapée, personne en situation de handicap ou encore personne porteuse de handicap ? C'est étrange, le langage qui, normalement nous aide à décrire le monde, ici, le rend encore plus opaque. Mais s'agit-il d'un déficit du langage ? J'en doute. Cette opacité vient d'ailleurs, elle vient de notre malaise ! Françoise qui n'a pas sa langue en poche, le dit fermement, Handicapé, c'est le bon mot, ne cherche plus, tu le vois bien que je suis handicapée !

Andersen n'aurait pas désavoué ce franc parler, lui qui contait cette histoire d'un roi épris de mode auquel un marchand finaud vendit des vêtements invisibles. Oh comme il en était fier, le roi ! Et d'aller se pavaner en ville. Personne n'osa piper mot ; personne sauf un enfant qui s'esclaffa et dit que le roi était nu ! Si l'enfant pu dire ce que personne n'osait dire, c'est parce qu'il n'avait pas encore appris à différencier ce qui est de l'ordre de la perception de ce qui est de l'ordre de la bienséance. Tous les parents savent de quoi il s'agit. Tous ont vécu dans l'embarras ce grand moment où leur progéniture attire leur attention, à voix haute - bien sûr - sur la grosse dame qui est assise sur le banc : « dis maman pourquoi elle est grosse la dame ? ». Et chacun de répondre Chut, on ne peut pas dire ça ! Mais pourquoi ne peut-on pas dire ce que l'on voit ? Et à force de ne pas dire ce qu'on voit, peut-on seulement encore voir ce qu'on ne peut pas dire ? La question est d'autant plus insistante qu'on sait qu'en déniait la réalité on ouvre la porte à la psychose !

Que révèle de nous cet embarras à dire ce qu'on voit ? En quoi est-ce stigmatisant ou insultant de dire ce qui est ? est-ce manquer de respect que d'être franc ? N'est-ce pas l'inverse qui est vrai, n'est-ce pas manquer de respect que de faire comme si de rien n'était ? Et si même il y va d'une blessure, suffit-il de parler en langage politiquement corrigé ou, comme le dit Prévert, avec des mots propres sur eux, pour la guérir ? n'est pas là au contraire une manière d'abandonner la personne blessée à elle-même ? N'est-ce pas précisément parce que je vois que cette dame est vieille que je peux lui céder ma place assise dans le bus ? On perçoit l'impasse, car lui céder ma place est de facto lui dire qu'elle est vieille ! Que faire ? On est coincé dans un paradoxe : on agit en fonction de ce qu'on voit, mais on doit en même temps nier le fait de le voir. Oui, il y a bien anguille sous roche !

---

<sup>1</sup> Il s'agit d'un atelier où on écrit une revue trimestrielle, Le pot'licot.

Prenons la sacro-sainte formulation « personne en situation de handicap ». Que veut-elle dire ? Il est évident que si je vois une personne avec un bras cassé, disons Paul, je peux en déduire qu'elle est en situation de handicap ; c'est bien parce qu'il a un bras cassé que Paul est momentanément en situation de handicap. Mais en va-t-il de même pour une personne, disons Martin, dont l'être même est marqué par le handicap, par une trisomie par exemple ? On sait que Paul ne sera plus en situation de handicap dans quelques semaines, mais en va-t-il ainsi pour Martin ? Y aura-t-il un jour où il ne sera plus trisomique ? Et partant qu'en est-il pour René, ce vieillard, qui ne sait plus marcher ?

A y regarder de près, cette formulation laisse penser que la personne pourrait exister en dehors de sa situation. Je me suis donc demandé ce que pouvait être une personne en dehors de toute situation. Qu'est-ce qu'une personne sans situation si ce n'est un être sans emploi, un être désœuvré, un naufragé, un être tombé à la mer, tombé hors du monde ? Est-ce parce que certaines situations sont désespérées qu'on ne peut même plus en parler, car en parler équivaldrait à précipiter la catastrophe ? Mais n'est-ce pas confondre le message et le messager ? Est-ce parce qu'elles sont tombées dans les rigoles de notre modernité qu'on ne peut plus rien dire ou est-ce qu'elles y tombent précisément parce qu'on n'en dit plus rien ? La question, quoique bien embarrassante du point de vue de la bienséance, mérite d'être posée.

Pour tenter de mieux comprendre la formule, j'ai donc envisagé d'autres situations : lorsque je vois mon ami Wadu qui est africain, vois-je un être humain en situation « d'africanité » ? et lorsque je vois mon amie Solange, vois-je un être humain en situation de féminité ? Que pourrait être un Black non-black et une femme non-femme ? Comment différencier Solange de Wadu si rien ne les distingue plus ? comment être sûr que Solange n'est pas ce beau Black et Wadu cette belle Blonde ?

Il en va de même pour Martin. Que reste-t-il de lui si on l'ôte de sa situation de handicap ? Existerait-il en dehors de sa réalité existentielle, en dehors de lui-même, en dehors de son corps, en dehors de sa vie psychique ? Où peut-il se situer sans corps ? A moins de dire que Martin est son âme et qu'il est qui il est en dehors de sa réalité concrète, incarnée et existentielle, il faut en conclure qu'on ne parle pas de Martin, mais de La Personne en tant que définition, en tant que valeurs, en tant qu'on en parle dans la déclaration des Droits de l'Homme. Mais attention, ce Martin-là, n'est pas celui-ci, car contrairement à celui-ci, celui-là n'existe pas ! Mais qu'en est-il alors de celui qui existe, qu'en est-t-il de Martin ?

Oui, qu'en est-il de René, de Paul, de Marc qui est SDF, de Jacques qui est chômeur, d'Aïcha qui est réfugiée, de Jaïde qui cultive du cacao et de Jérôme qui est caissière ? Bref, qu'en est-il de chacun d'entre nous ? Le réel revient toujours à sa place. Nous sommes tous des personnes, mais personne n'est cette définition de la personne car personne n'existe hors de sa réalité. Or, la réalité n'est pas qu'une simple affaire de situation. On peut aider Paul en lui ouvrant la porte et, René, en plaçant dans son domicile des ouvre-porte-automatiques. On peut encore aider Antonin, l'unijambiste, en lui greffant une prothèse. Mais est-ce pour autant qu'on les rejoint dans leur réalité ? est-ce pour autant qu'on est en relation avec eux ? est-ce pour autant qu'ils se sentent faire partie du vivre-ensemble ?

A fortiori, en n'envisageant que la situation, comment peut-on imaginer aider Martin ? Sa situation de handicap est toute autre. Il est navrant et, sans aucun doute, significatif, de voir qu'on assimile encore, à notre époque, handicap mental et handicap physique. Certes un handicap mental est un handicap physique puisque c'est, disons pour faire bref, l'organisme qui, d'une manière ou d'une autre, est atteint. Nonobstant, c'est l'organisation de la vie psychique et, partant affective, qui en subissent les conséquences. Il s'ensuit que la personne handicapée mentale est invalidée ou entravée dans son processus d'individuation, dans son devenir adulte, dans son devenir rationnel et mature. Il faut accuser le coup, aucun aménagement de situation ne pourra jamais pallier à cette réalité. L'enjeu de l'accompagnement est de soutenir les personnes handicapées mentales dans le processus de subjectivation : les aider à prendre place et position dans les relations, à parler en « je », à assumer leurs choix, à s'affermir dans les épreuves et les projets, à rendre comptes de leurs actes, ...

Pour le dire autrement, cette attention portée unilatéralement à la notion de situation ne risque-t-elle pas in fine de nuire aux personnes ? En effet, aborder le problème sous l'angle unique de la situation conduit à deux écueils. D'une part, à croire qu'il suffirait d'aménager la situation pour résoudre un problème ; ce qui est trop accorder à la situation. Et, d'autre part, à croire qu'il suffirait de respecter la personne, par-delà et, quelle que soit, sa situation ; ce qui est trop peu accorder à la situation. Prenons deux exemples : suffit-il de prévoir des rampes d'accès pour monter dans un bus pour parler d'intégration ? Par ailleurs, à prétendre respecter la personne par-delà sa situation n'en arrive-t-on pas à justifier n'importe quelle situation, des conditions de travail déplorables à la prostitution ? On perçoit l'aporie, quelle que soit l'alternative on livre les personnes, et a fortiori les personnes en difficulté, à elles-mêmes !

Faisons un premier arrêt. Il est certain que nous n'avons jamais été aussi loin dans la reconnaissance des personnes qui souffrent d'un handicap. Mais à force de prendre de la hauteur on oublie la réalité. Pour monter vers le ciel il faut avoir les pieds bien enracinés dit-on. Pascal écrivait qu'à trop vouloir faire l'ange on fait la bête. Faire des effets d'annonce est toujours facile. Tout le monde est prêt à s'accorder sur de beaux principes. Là n'est pas la question. On le sait, le diable se cache dans les détails et l'enfer est pavé de bonnes intentions. La volonté de bien faire ou de faire le bien nous amène bien souvent à mal faire et, malgré nous, à faire du mal.

Il est juste de défendre des principes. Mais ce n'est là qu'aborder le problème de loin et de haut. Il reste à s'engager sur un autre front, celui de la rencontre de personne à personne. Il reste à redescendre sur terre. Pour le dire autrement malgré nos prétentions, nos idéaux, nos aménagements, nos législations et nos beaux principes, si on n'apprend pas à vivre-ensemble, tout cela tombe à plat !

Cette réalité nous rattrape. On a vite fait d'en appeler aux principes, mais on agit moins vite pour tendre la main aux hommes et femmes réels qui se noient dans la Mare-Nostrum. On a vite fait d'énoncer que chaque personne doit être reconnue comme une fin en soi, mais on a toutefois, sans l'once d'une hésitation, laissé la novlangue managériale imposer les pernicieuses notions de ressource humaine et de variable d'ajustement. On a tout aussi vite

fait de poser des rampes d'accès dans nos bus, mais on reste bien irrité par la lenteur de la personne en voiturette. On est tous d'accord pour reconnaître les droits de l'enfant mais on n'en porte pas moins des vêtements confectionnés par eux dans des conditions déplorables. Les hôpitaux souscrivent eux aussi aux droits de l'Homme, et pourtant empêtrés dans des démarches procédurières et qualitatives, on n'y est plus que des numéros.

On ne peut nier que l'écart entre le monde réel et ce qu'on en dit, selon ce qu'il doit être, se creuse. Cette crise peut faire peur, mais c'est aussi une chance car qui dit crise dit changement. Or nous sommes précisément au lieu d'inflexion. Tout va basculer d'un côté ou de l'autre. Allons-nous recouvrer la vie-vivante ou pas ? Qu'est devenue la personne ? Commençons par une autopsie car force est de constater que la personne a disparu.

Pour savoir où est passée la personne, le mieux est d'aller voir du côté de l'anthropologie. L'anthropologie nous révèle que toute société est une fabrique de l'homme. Chaque société crée les hommes et les femmes dont elle a besoin et, dans un même mouvement, les hommes et les femmes instituent la société dont ils rêvent<sup>2</sup>.

Toutes les sociétés sont tiraillées de l'intérieur par une tension entre le pôle personne (intériorité, subjectivité, personnalité, singularité) et le pôle citoyen (extériorité, mandat, statut, personnage, objectivité). Cette tension implique une dialectique. Il échoit aux êtres humains de relier ces deux pôles et de prendre place dans la collectivité.

Nos sociétés de type occidental ont institué une fabrique particulière, celle de l'homme entrepreneurial<sup>3</sup>. Cette fabrique rompt avec les modèles traditionnels en ce sens qu'elle modifie radicalement la conception de la personne humaine. Qu'est-ce à dire ?

Un petit détour par l'histoire s'impose. Pour les Modernes<sup>4</sup>, la personne n'est plus une constellation de personnes, mais un individu<sup>5</sup>. La personne n'est plus cette entité composée et ouverte qui comprend ses ancêtres, sa famille, son clan, les animaux totems et les esprits, elle est devenue une unité indivise, close sur elle-même. Elle ne vit plus dans un monde où les choses et les êtres vivent en interdépendance et se font signe. Elle leur fait face<sup>6</sup>.

Ce sont les rapports au monde, aux autres et à soi qui s'en trouvent profondément changés. Tout est abordé sur le mode de l'objet. On est passé du modèle biologique (science du vivant) au modèle mathématique et physique (science des objets). C'est le principe d'inertie qui s'impose<sup>7</sup>. Ce principe dit que tout objet persévère dans son cheminement tant que rien ne vient le ralentir ou le perturber. En appliquant de manière irrationnelle et injustifiable ce principe à tous les domaines de la vie, la Modernité a fait de la vie une simple force d'affirmation d'elle-même<sup>8</sup>.

---

<sup>2</sup> Legendre, P., *La fabrique de l'homme occidental*, Mille et une nuits, 1996.

<sup>3</sup> Dardot, P., Laval, C., *La nouvelle raison du monde, essai sur la société néolibérale*, La Découverte, 2009.

<sup>4</sup> La Modernité débute vers le 16<sup>ième</sup> siècle.

<sup>5</sup> Individu renvoie à indivisible. Il y va d'un terme qui permet de créer des unités de comptage.

<sup>6</sup> Godelier, M., *Au fondement des sociétés humaines*, Albin Michel, 2007.

<sup>7</sup> Galilée.

<sup>8</sup> Steffens, M., *L'éternité reçue*, Desclée de Brouwer, 2017.

Il s'ensuit cette fiction selon laquelle l'homme serait un être qui tend à persévérer dans son être, dans sa volonté d'être et dans sa puissance d'être<sup>9</sup>. On l'aura compris, selon ce principe, tout ce qui entrave le déploiement de l'être humain est devenu une aliénation. Autrui est devenu un allié avec qui je passe des contrats ou un ennemi qu'il faut vaincre<sup>10</sup>. Le monde est devenu un espace à conquérir et la nature un processus à maîtriser<sup>11</sup>.

La personne humaine n'est plus invitée à contenir ses appétits, puisque ceux-ci manifestent précisément sa réalité la plus profonde. Il ne s'agit plus de maîtriser ses passions, mais de les exprimer sans retenue<sup>12</sup>. A l'inverse des fabriques traditionnelles, qui invitent l'être humain à ne pas céder à la démesure, cette fabrique construit donc un individu égoïste atteint de pléonexie (volonté insatiable d'en vouloir toujours plus).

Saisissons l'inversion : en effet, là où pour les traditions, la personne devait lutter avec elle-même pour maîtriser ses appétits afin de vivre en interdépendance avec son monde, ici, pour les Modernes, il lui est prescrit de les assouvir en affirmant son indépendance, au risque de briser les liens d'interdépendance qui la relie au monde et aux autres.

Toutes nos sociétés de Marché reposent sur cette dérégulation des passions<sup>13</sup>. C'est à ce moment que surgit la fabrique entrepreneuriale. Il s'agit d'amener l'être humain à appliquer la logique d'entreprise à tous les niveaux de sa vie : il doit rentabiliser sa vie, son temps, ses savoirs, ses études, ses loisirs, ses amis, ses amours, sa sexualité, son corps, ses enfants, ses rêves, sa spiritualité et mêmes ses rares moments de repos.

Cette fabrique entraîne une éducation particulière, il y va à la fois d'une politique disciplinaire (qui gère les comportements) et d'une politique de bio-pouvoir (qui s'immisce dans l'intimité de chaque personne - dans son rapport à elle-même<sup>14</sup>). Il y va là d'une normalisation sans précédent puisqu'il s'agit de convaincre les personnes que rien n'est plus juste, plus légitime, plus moral et plus rationnel que de vouloir rentabiliser son existence. Les personnes sont ainsi totalement instrumentalisées puisque c'est en cherchant à se réaliser qu'elles s'aliènent elles-mêmes.

En effet, cette course est sans limite. Pour se réaliser, l'être humain doit s'ajuster à un système qui l'évalue sans fin<sup>15</sup>. Il s'ensuit qu'il n'apprend plus de métier (au sens où un vrai métier est une manière d'être et de vivre), car il est attendu qu'il soit un opérateur formaté par les entreprises. Il doit s'en tenir au protocole et s'ajuster à la machine qui dicte le rythme de son travail. Il lui échoit d'augmenter sans relâche ses compétences afin d'être encore plus rentable, de pouvoir se vendre sur le marché de l'emploi et de se mettre ainsi au service des

---

<sup>9</sup> Souvenons-nous du Conatus de Spinoza.

<sup>10</sup> C'est le temps des théories du contrat social (Rousseau, Hobbes, Locke, Pufendorf).

<sup>11</sup> Descartes, *Discours de la méthode*, Vrin, 1999.

<sup>12</sup> B. de Mandeville, *La fable des abeilles*, Editions Pocket, 2017.

<sup>13</sup> Dufour, DR, *La cité perverse*, Denoël, 2009

<sup>14</sup> On nous dit comment prendre soin de soi, comment manger, aimer, ...

<sup>15</sup> Evaluation des compétences, des besoins, des motivations, de l'entrain et du travail réalisé. Il y va d'une pathologie qui se nomme la quantophrénie, l'obsession de tout calculer : son poids, son taux de cholestérol, sa puissance sexuelle, ... Cette obsession exprime très clairement la volonté d'être un objet dont on peut déterminer les caractéristiques ! Vidaillet, B., *Évaluez-moi, évaluation au travail, les ressorts d'une fascination*, Le Seuil, 2013.

entreprises<sup>16</sup>. Il est conditionné à utiliser des objets chronophages qui l'asservissent tout en lui offrant de menus services<sup>17</sup>. Il lui est enfin prescrit de se comporter comme un simple usager qui utilise des espaces anonymes (des non-lieux tels les sas de guichets automatiques ou les quais) et qui se paye les services dont il a besoin.

Ce dispositif entrepreneurial fait surgir toute une série d'opposition : le moi individuel s'oppose au collectif, l'être au devoir être, le soi à l'image de soi. Ces oppositions vont se manifester de deux manières : la fragilité narcissique et la volonté de puissance. Pointons-en les traits saillant : la fragilité narcissique se repère par un consumérisme addictif, par l'égotisme et l'hypersensibilité à l'image de soi, par un clivage entre une sur-sensibilité des émois et une virilisation des comportements (on verse une larme devant un feuilleton lénifiant et on durcit nos cœurs devant les réfugiés), par des crispations identitaires, par un refus de l'épreuve (on n'interroge plus le sens d'un problème, on le règle à coup de médication) et par la peur de la différence (il faut penser la même chose ou éliminer un des points de vue).

La volonté de puissance s'exprime par la volonté de tout gérer (des déchets qu'on recycle aux êtres humains... qu'on recycle aussi !), par un refus de la finitude (fantasme du transhumanisme qui veut créer des soldats qui n'auront ni faim ni soif et des travailleurs qui ne seront plus fatigués), par l'obsession de la vitesse, de l'efficacité, de la transparence et de l'immédiateté. Ces oppositions vont déboucher sur deux modes de pathologies psychiques : l'inflation narcissique et la dépression. Ces oppositions font également apparaître toute une série de pathologies inédites qui se situent entre le psychique et le somatique : pathologies liées au burn out et au stress, maladies cardiovasculaires, maladies auto-immunes, cancers, ...

On sait maintenant où est passée la personne. La personne a été écrasée par sa dimension publique et collective. Elle n'a plus de vie privée<sup>18</sup>. Elle n'est plus ! Elle est devenue un être produit en série. Un être coulé dans la logique entrepreneuriale. Elle est coincée dans ce clivage stérile : vouloir jouir de la vie en la rentabilisant... au point de ne plus avoir le temps de vivre !

On l'aura compris : les personnes sont devenues des clients ! Or, qu'est-ce qu'un client ? Le client est roi dit-on. Qu'est-ce à dire, si ce n'est qu'il est un infecte petit tyran qui ne veut pas céder sur ses caprices et qui, paradoxalement, se soumet de manière toute infantile à l'ordre du monde dans l'espoir de jouir encore un peu plus ? C'est cette infantilisation tyrannique qui est le moteur de cette fabrique entrepreneuriale ! D'un côté la volonté de tout consommer, de l'autre celle de produire. En fixant lui-même le niveau de ses exigences (qualité, vitesse, prix, ...), l'individu-client s'impose à lui-même les formes de son aliénation (évaluation permanente, obsessions sécuritaire et hygiéniste, abaissement des conditions de travail, cadence infernale, délocalisation, ...). Plus que jamais, il est l'esclave de ses appétits !

---

<sup>16</sup> Dejour, C., *Souffrance en France*, Le Seuil, 1998.

<sup>17</sup> Agamben, G. *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, Editions Payot, 2007.

<sup>18</sup> Qu'on pense au marché juteux des big data !

Tout l'ordre du monde repose sur ce tour de passe-passe qui consiste à faire croire que cette attitude entrepreneuriale est rationnelle<sup>19</sup> ! A en croire cette idéologie la guerre économique remplacerait la guerre militaire et la raison des consommateurs régulerait et équilibrerait le Marché. Il y va là d'une eschatologie : ce qui nous est promis n'est rien de moins qu'un paradis sur terre ! Il n'est hélas pas difficile de remarquer que cette fabrique conduit à la guerre de tous contre tous et qu'elle va à l'encontre de la vie, et partant, de notre humanité. Il suffit d'ouvrir les yeux, tel cet enfant dans le conte d'Andersen, pour voir que nous détruisons la planète, que nous n'avons pas enrayé les processus guerriers, que nous sommes devenus addictifs, que nous endettons nos enfants, que nous ne savons plus tisser des relations humaines et qu'on nous vend des vies vides de sens, creuses et désincarnées. Il faut accuser le coup, cette fabrique est un système totalitaire et comme tout totalitarisme, elle est mortifère !

Pour camoufler cette réalité, on n'a d'autre choix que de dénier le réel<sup>20</sup>. On en appelle alors aux principes. La personne est érigée en symbole et en icône. Il y va plus d'une relique que d'un symbole vivant <sup>21</sup>! Dans la réalité, la personne n'est plus ! Elle n'existe plus que dans les cabinets des médecins et des psys. Elle n'existe plus que dans la plainte, dans la maladie et dans l'errance – c'est ce qui s'appelle le retour du réel<sup>22</sup>.

C'est ici que le « petit monde du handicap » dit quelque chose de notre manière de vivre. Il manifeste le symptôme ! Jusqu'à présent j'avais mis l'accent sur la formulation « personne en situation de handicap » pour en montrer la vacuité. Maintenant il est temps d'introduire un second terme. Il n'est plus de bon ton de parler de bénéficiaire. On nous dit que les personnes handicapées mentales sont des clients comme les autres et qu'il faut les aborder en tant que tels ; c'est-à-dire leur vendre les services dont ils ont envie et/ou besoin. On voit maintenant clairement apparaître la folie dans laquelle on vit.

En effet, de deux choses l'une : soit la personne handicapée mentale est un client, et alors il faut admettre que la fiction selon laquelle le clientélisme est une démarche rationnelle est mensongère, soit le client est réellement rationnel, mais alors il faut admettre qu'on se fiche des personnes handicapées mentales quand on dit qu'elles sont des clients comme les autres ! Quelle que soit la réponse, il y va d'une aporie qui révèle toute l'imposture de nos sociétés !

Nous sommes bel et bien au moment du choix. Est-ce bien là, la seule chose que nous puissions offrir à des personnes en difficultés ? Avons-nous réellement envie de les plonger dans ce jeu de dupe dans lequel nous nous égarons nous-mêmes ? Aurions-nous perdu toute honnêteté vis-à-vis de nous-mêmes ? Ayons le courage de le dire : nous vivons dans le monde du *comme si* : nous faisons comme si les enfants étaient des adultes en miniature, comme s'il y avait du travail pour tous, comme si tout allait bien dans le meilleur des mondes, comme si

---

<sup>19</sup> L'économisme définit l'homo economicus comme un être rationnel, D Cohen montre qu'il n'en est rien, CFR., *Homo economicus, prophète égaré des temps nouveaux*, Albin Michel, 2012 et *Le monde est clos et le désir infini*, Albin Michel, 2015.

<sup>20</sup> Selon Marx, pour jouir en toute innocence d'un objet, on doit dénier les conditions de production de ce même objet. Pour Lacan, le pervers ne peut jouir qu'à condition de dénier la différence des sexes.

<sup>21</sup> On se souviendra de notre ministre T Franken qui dit qu'on pourrait contourner ce principe des droits de l'homme (article trois), ...

<sup>22</sup> Freud parle du retour du refoulé.

nous étions tous égaux face à la misère et comme si les personnes handicapées mentales ne l'étaient pas<sup>23</sup>.

Dès que le voile se déchire, la réalité apparaît. Nous sacrifions nos vies à un dieu maudit. Le monde est pollué, pillé et surexploité, la vie sur terre est menacée, les populations sont en exode, le tissu social est déchiré. Pourtant Gandhi disait que le monde a de quoi nourrir toute l'humanité, ... mais il ajouta qu'il n'est pas assez grand pour assouvir la faim d'un seul être égoïste. Il est grand temps de se détourner de cette idéologie clientéliste et d'en revenir à la personne<sup>24</sup>.

Mais en quoi revenir à la personne pourrait nous permettre de changer de fabrique ? C'est en fait assez simple. La personne humaine est un néotène<sup>25</sup>. Elle n'existe qu'à condition d'être portée par d'autres. La personne n'est pas cet objet qui se déploie (et qui sert de modèle à la logique entrepreneuriale). Tout au contraire la personne se reçoit. Sa vérité n'est pas en elle. La personne témoigne de cette vérité qui dit qu'elle se reçoit d'autrui, qu'elle se reçoit de cet autrui qui l'a appelée à être. Kipling avait bien compris qu'il fallait inviter son fils à grandir pour qu'il devienne un homme.

Au lieu de soi est donc celui qui m'appelle à être. La vie humaine prend son élan de cette question : que suis-je pour que tu m'accordes de l'attention ou que tu te détournes de moi ? Toute l'histoire de l'humanité est traversée par cette inquiétude. Cette question est au centre de toute existence. C'est le moteur de notre vie psychique.

Il s'ensuit que contrairement à ce qu'on nous assène, la personne n'est pas un objet clos sur lui-même. La personne existe en réalité sous quatre modalités : elle est un être vivant (sa dimension naturelle), elle est un sujet de droit (sa dimension culturelle), elle est un point de vue sur le monde (sa dimension existentielle) et elle est une question ouverte, elle est interrogée par la vie (sa dimension d'appel, de vocation). La personne ne fait pas que vivre, elle répond de sa vie, elle répond de cette vie qui l'interroge : que fais-tu de celui qui vient vers toi, de ce qui se passe, de ce que tu vois, de ce qui « t'advient » ?

Chaque personne est concernée par cette question, et chaque personne a à y répondre, et ce quelles que soient ses compétences. Mais pour y répondre, il faut avoir été invité à parler et à être - ce qui n'est pas gagné car pour être appelé, il faut être source de joie pour autrui... il faut parfois bien des années pour y arriver et pour que se pacifient des blessures narcissiques intenses<sup>26</sup>.

---

<sup>23</sup> Ce sont les personnes qui souffrent d'un handicap léger et modéré qui seront les premières à faire les frais de cette désinstitutionnalisation. Ce ceux elles qui risquent de devenir des oiseaux pour le chat !

<sup>24</sup> Ziegler, J. *Retournez les fusils*, le Seuil, 1980.

<sup>25</sup> Voir les travaux de Sami Ali, Winnicott, Roussillon, Bateson, Varella, Maldiney, Schotte, Fromaget, Marion, Hegel, Longneaux, ...

<sup>26</sup> Les personnes handicapées font l'expérience traumatique d'être traumatisées. Elles reçoivent le plus souvent des regards navrés ou esquivés. On comprend pourquoi c'est si difficile de les aider à s'aimer. On comprend aussi pourquoi il est nécessaire de soutenir les familles afin de permettre à chaque personne de dépasser ses souffrances et d'entrer à nouveau dans une joie de vivre. Il s'agit à chaque fois d'aider les personnes à tisser leur histoire de vie afin de sortir du sentiment d'être enfermé dans un destin. Voir mon article, *De la libre utilisation de certains concepts winnicottiens dans la pratique éducative*. Cet article est accessible sur le site des Coquelicots. [WWW.LESCOQUELICOTS.BE](http://WWW.LESCOQUELICOTS.BE)

En d'autres mots, la personne n'existe pas sans cette dette, sans être reçue de l'attention qu'autrui lui porte. La personne n'existe pas sans cette dette qui ne peut jamais être remboursée (je suis donné à moi-même gratuitement). Cette dette ne se rembourse pas, elle se transmet à la génération suivante.

Par ailleurs, les êtres humains se portent les uns les autres. Ils se relient les uns les autres à travers des liens de solidarité. Ces liens forment une seconde dette. Cette dette ne se rembourse pas non plus, puisqu'il s'agit de créer des liens stables et durables<sup>27</sup>. On ne le dira jamais assez, c'est la solidarité qui nous rend humains et qui nous a permis de devenir ce que nous sommes. L'enjeu de l'éducation est de faire circuler cette double dette.

Ces liens qui nous lient ne nous aliènent que s'ils sont instrumentalisés<sup>28</sup>. Or ce qui nous empêche de nous aliéner n'est pas un interdit moral, mais une juste compréhension de notre réalité : étant donné à moi-même rien ne m'est dû. Rien ne justifie que je sois moi et que je ne sois pas ce SDF, ce réfugié, ou cette personne handicapée mentale. C'est de cette illégitimité que nous nous répondons les uns les autres. Ce n'est ni la loi ni les principes éthiques qui nous permettent de nous ouvrir aux autres. Tout au contraire, c'est en reconnaissant que rien ne nous est dû et que nous n'avons pas notre vérité en nous-mêmes, que nous pouvons accueillir autrui, le monde et la vie comme des dons qui nous appellent à répondre à la vie en première personne.

Notre devenir humain passe par cette accueil. Le critère de santé d'une société est cette attention portée au plus démunis. En étant attentif à la personne, on prend soin des autres et du monde. L'interdépendance est ce qui nous lie et nous relie. Le monde dans lequel nous vivons n'est pas un monde commun et anonyme. Ce monde est un monde en commun et en partage. Il ne s'agit pas de chercher un commun dénominateur anonyme, mais de faire entendre l'unicité de chaque être. C'est précisément parce que nous sommes uniques et différents que nous avons la possibilité de donner et de mettre en partage nos existences. Ce monde est le résultat et le chemin de notre humanité.

Ce qui nous permet de dépasser la différence et de nous rassembler n'est pas le rappel d'un dénominateur commun (tel le principe de personne), mais la rencontre. Lorsque je rencontre Martin, je ne vois plus une personne handicapée, je le vois lui, Martin ! Pensons-nous réellement que c'est parce que nous oublions ce principe de Personne que nous détournons les yeux ? Non, si nous détournons les yeux c'est parce que la souffrance des personnes nous touche – et ce d'autant plus s'il s'agit d'un proche. Nous avons peur de notre impuissance à sauver autrui de ce qu'il vit, de ce qu'il devient et de ce qui lui arrive.

Nous avons raison d'avoir peur, car seuls nous ne pouvons pas faire face à la détresse d'autrui. Nous avons besoin de nous soutenir les uns les autres pour y arriver. Je travaille avec des personnes handicapées mentales depuis 30 ans, il m'arrive encore d'être impressionné par une personne que je ne connais pas. Il faut du temps pour que je parvienne à dépasser ma peur, ma gêne ou mon malaise. Il arrive aussi qu'on soit débordé par une réalité trop pénible.

---

<sup>27</sup> Graeber, D., *Dette, 5000 ans d'histoire*, les liens qui libèrent, 2013.

<sup>28</sup> Il est bon de rappeler que liberté en anglais se dit de deux manière Freedom qui renvoie à ami (frya en sanskrit, Friend) et Liberty qui renvoie à amour (leuth, qui donnera love et life et lieb).

Je pense au moment où on doit changer une personne ou laver le corps d'une personne décédée. Ce n'est pas parce qu'on oublie qu'il s'agit d'une personne qu'on a des hauts le cœur, ce n'est pas par manque de respect, c'est parce que nous sommes touchés par ce que nous vivons. Nous sommes passibles. Hélas, nous vivons à ces moments l'immense détresse de nous sentir coupables de ne pas en faire assez, de n'être pas à la hauteur. Mais c'est ainsi, nous sommes de simples petites personnes. Nous sommes vulnérables, fragiles et faillibles. C'est en nous tendant la main les uns les autres que nous parvenons à porter nos existences.

Il est donc grand temps de recréer des lieux asilaires, non au sens où on y enferme les fous, mais au sens où y trouve asile. Il s'agit de créer des lieux où les personnes tissent leurs histoires de vie, se relient les unes aux autres et prennent soin d'elles et du seul monde que nous avons. C'est la mise en commun de nos expériences et de nos vies qui fait sens<sup>29</sup>.

Je vous invite donc à envisager un accompagnement qui serait ce que je nomme une « écologie de la relation ». Une écologie de la relation comprend une écologie de la présence, une écologie de l'attention, une écologie de l'aspiration, et une écologie de l'inspiration<sup>30</sup>.

Une écologie de la relation est une manière d'apprendre à prendre soin des relations d'interdépendance. Il s'y agit d'apprendre à habiter la relation qui est le lieu du monde puisque sans relation il n'y a qu'une lande déserte – pensons aux récits des naufragés, de Robinson et des Enfants sauvages.

Une écologie de la présence est une manière de s'ouvrir au monde, aux autres et à soi. Il s'y agit d'apprendre à prendre position dans le monde et dans les relations en créant des résonances et des signifiances entre les êtres. Il s'y agit de faire apparaître notre vérité, à savoir témoigner du fait qu'on se reçoit d'autrui. Il s'y agit d'exercer notre liberté qui n'est pas un droit mais une façon d'être ouvert à celui qui se présente et d'improviser avec ce qui arrive. Il s'agit encore de se souvenir que notre liberté et notre vérité ne nous sont données que lorsque nous rendons visible autre chose que nous-mêmes. Il s'agit, in fine, d'apprendre à vivre avec de la réserve afin de ne pas saturer l'espace par notre petit ego.

Une écologie de l'attention est une manière de se souvenir que nous sommes des êtres incarnés qui sommes capables de suivre le mouvement de la vie. Nous ne sommes pas des êtres qui faisons face au monde et qui agissons comme si nous étions en dehors. Avant d'agir nous subissons la vie. Nous sommes dans le tissu du vivant, nous faisons chair avec la chair du monde. Nous ne sommes pas des êtres autonomes, mais des êtres de relation qui vivons de, dans et par les relations que nous tissons les uns avec les autres et que nous tissons également avec le monde, les animaux et la nature. Il s'agit donc moins d'acquérir des savoirs et des compétences qui nous permettent d'agir sur le monde que d'apprendre du monde lui-même comment y vivre en bonne intelligence avec tous les vivants.

Une écologie de l'aspiration est une manière d'apprendre à être à l'écoute de ce qui fait réellement sens pour nous afin de se centrer. Il s'agit d'apprendre à unifier nos vécus. Il s'y agit de mettre en commun (de *com* ensemble et de *munus* donner) nos expériences afin de

---

<sup>29</sup> Gori, R., *La dignité de penser*, Ces liens qui libèrent, 2011.

<sup>30</sup> Voir les travaux de Ingold, Adam, Descola, Merleau-Ponty, Morin, Crawford, Kohn, Housset, Falque, Deleuze, Guattari, Tosquelles, Oury, Patanjali, Mabit, Nishida, Tanabe, Billeter, ...

nous enrichir les uns les autres en passant les uns par les autres. Il s'agit d'apprendre à créer du sens par ce partage d'expériences. Il s'agit de penser la différence comme étant au sein même de l'identité<sup>31</sup>. Il s'agit de poser des structures qui soutiennent l'unicité de chaque être, en ce sens que c'est la différence qui rend le monde possible. Il s'agit enfin de se souvenir que le monde n'est pas une juxtaposition de différences, mais le lieu unique où les différences se parlent.

Une écologie de l'inspiration est une éducation qui vise à nous aider à entendre ce qui se dit en nous (inconscient, enfant intérieur, muses, rêves, ...). Il s'agit d'apprendre à imaginer et à donner forme à nos rêves.

En créant de tels lieux asilaires, où se nouent ces écologies, et où se nouent des histoires entre des personnes, nous créons un monde ouvert ; un monde qui n'est ni inclusif (qui réduit la différence au même) ni exclusif (qui exclut la différence) car il fait de la différence sa condition d'être. Il s'agit de créer une multiversité (et non une universalité) ; une multiversité où le plus fragile d'entre nous n'a pas à s'adapter à un modèle normalisant, puisqu'au contraire, il nous invite à prendre sa fragilité comme une nouvelle pierre d'angle, comme une nouvelle manière d'entrer encore plus dans la vie<sup>32</sup>.

Nous avons tous besoin de lieux réels, que nous soyons handicapés ou pas. Ce n'est pas dans ces non-lieux que sont les surfaces commerciales et les sites de rencontre, que l'on engage sa vie. Créer un lieu vivant pour les vivants, c'est permettre à chacun de nouer des relations (avec les autres et le monde) et de tisser son histoire de vie. Créer un lieu c'est poser les conditions de possibilité de l'avènement des personnes. C'est en habitant des lieux que nous apprenons à répondre en première personne à la vie, à dire oui à la vie et à se réconcilier avec elle sans plus avoir peur de vivre.

C'est parce que demain vient vers nous et vient à nous, qu'il nous échoit dès aujourd'hui d'agir. Allons-nous créer des lieux vivants pour des personnes vivantes ou pas ? Allons-nous laisser saborder le monde associatif<sup>33</sup> ? Le mouvement de désinstitutionalisation des années 2000 est un leurre qui sert l'idéologie entrepreneuriale, un piège dans lequel nous sommes tombés<sup>34</sup>. Les mouvements citoyens n'en ont pas été dupes, eux qui reconfigurent de nouveaux modes associatifs et de nouvelles manières de vivre les uns avec les autres. Il est urgent de rejoindre leur mouvance. Arrêtons de penser en terme de gestion, osons une démesure de l'accueil et de la générosité. Nous ne voulons pas acheter et vendre des

---

<sup>31</sup> Ce qui crée la différence est un point interstitiel ; il y va d'un moment d'inflexion où ce qui est devient. La vie est mouvement, chaque être diffère donc de lui-même avant même de se différencier des autres êtres. Ceci indique toute l'imposture (et le malaise) qu'il y a à vouloir coller à son identité.

<sup>32</sup> Si je reprends l'exemple du bus, il ne s'agit pas de faire en sorte que la personne handicapée puisse aller aussi vite qu'une autre en l'aidant, mais de faire de sa lenteur un mode de vie, ou du moins d'intégrer sa lenteur dans les différents modes de vies qui sont à notre portée.

<sup>33</sup> Pensons aux lois sur les Marchés publics qui mettent les gens en concurrence alors que le propre des associatifs est de tisser des relations de confiance, aux lois sur les ASBL qui sont maintenant assimilées à des entreprises (ce qui est une manière de dire qu'il n'y a aucune activité humaine qui ne chercherait pas de profit), aux lois sur les jobs sous-qualifiés et sous-payés, à l'avenir incertain des postes APE, ...

<sup>34</sup> Il est piquant de voir que tous les grands groupes économiques fusionnent et solidifient les institutions qui les protègent tout en prônant une désinstitutionalisation des services publics et du monde associatif !

services<sup>35</sup>. Nous voulons vivre les uns avec les autres (cuisiner, jardiner, cultiver, peindre, chanter, rire, aimer, parler, rêver, ...). Nous sommes des personnes et non des objets ! C'est ce que j'ai appris en travaillant au quotidien avec des personnes handicapées mentales. C'est ce qu'elles ont déposé en moi et dont je témoigne ici en les remerciant pour leur confiance.

Olivier Philippart de Foy, éducateur spécialisé, intervenant en analyse systémique, philosophe.  
Assume la fonction de direction du SAJA Les Coquelicots.

---

<sup>35</sup> Ce qui nous ramènerait, sous une nouvelle configuration et dans de nouveaux mots (développement personnel, expériences), aux pires moments de l'accueil : celui où on n'avait d'autres projets que d'occuper le temps et les gens.